

PHILIPPE NEGREL

# HIPPOLYTE SEULEMENT

Roman particulière



Philippe Negrel

Hippolyte seulement

© Philippe Negrel, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4003-7

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**« Sur le seuil de l'Elite Café, il resta debout humblement, le chapeau à la main, comme un homme qui s'attend à se voir refuser tout ce qu'il demande, et qui le mérite. »**

*Dorothy M. Johnson. L'homme qui tua Liberty Valence.*

**« L'homme aura juste été une péripétie. »**

*Michel Onfray. Cosmos.*

Hippolyte a 48 ans, une jambe atone, un Bianchi vert céleste pendu dans le garage et des problèmes de dents qu'il n'a pas les moyens de soigner. Hippolyte consacre l'essentiel de son temps à un travail dont il ne tire aucun bénéfice matériel. Autour de lui gravitent deux enfants pour lesquels il ne sait pas être un père et une jolie femme, Maude, auréolée d'une nuée d'amants. Hippolyte loue une maison agréable sur les coteaux du Rhône. Un petit point sur la planète, une illusion à l'échelle de l'univers. Il mange chaque jour à sa faim et vit dans un pays que ne perturbe ni la guerre, ni les secousses sismiques, ni même la découverte récente des ondes gravitationnelles. On dira après cela qu'Hippolyte est un esprit chagrin. Ce qui, vous le comprendrez, ne fait qu'aviver sa détresse.

Il faut bien comprendre quand, où et comment tout cela commencé. 14 milliards d'années après l'étincelle des origines et l'inflation de l'univers, sur un amas de fer et de silice appelé Terre, un mâle caucasien répondant au nom d'Hippolyte sort du ventre de sa mère. Penchée entre ses jambes, l'infirmière tire le nouveau-né dans la lumière d'une salle aussi blanche que sa blouse. Cela se passe en un point moelleux de l'Occident civilisé : là où les femmes accouchent sans douleur, entourées de l'élite du corps médical et des garanties de la Protection sociale. À cet instant, l'air venu des couches inférieures de l'atmosphère rampe par les conduits de la clinique jusqu'à la bouche de l'enfant. Mélange d'azote et d'oxygène, le composé gazeux s'engouffre aussitôt dans ses poumons qui se déplient, puis se replient comme un soufflet pour chasser la partie majorée en CO<sub>2</sub>. En moins de temps qu'il ne faut à sa mère pour cuisiner un bekoff alsacien ou à son père pour monter un mur de parpaings, Hippolyte surgit : inspirant, expirant, inspirant, expirant, enfant accordéon né pour jouer en silence l'air de la comédie humaine.

Hippolyte ouvre la porte de la maison. Avant de faire un pas dehors, il s'arrête un instant sur le seuil. Son regard fait le tour des choses à sa portée : un vélo posé sur le mur des voisins. Les habitations alignées le long de la rue. La ligne des feuillages qui borde le fleuve. Le vol triste de 2 tourterelles. Les nuages qui se font et se défont au-dessus. Les yeux d'Hippolyte ne voient pas plus loin que

ce décor familial. De chaque chose, il énumère la présence comme un enfant qui détaille avec son doigt les images d'un livre, s'arrêtant sur chaque représentation pour énoncer son nom : un vélo. La maison. Une haie. Des oiseaux. Les nuages. C'est un spectacle simple et répété auquel il s'est habitué. Ses yeux butant sur l'horizon comme sur un mur qui en constituerait la limite visible réveillent le flux de ses pensées. C'est un léger tressaillement mental qui se propage dans le corps et suffit à le tirer momentanément de ce coma visuel : il ne voit pas les choses, il se les rappelle. Avant de faire le prochain pas, il ferme les yeux, prend une respiration profonde. Puis il s'élance au-dehors et s'en va dans le monde tenter de se défaire des noms qui le disent.

Première moitié du 21<sup>ème</sup> siècle, planète Terre, rue Ermesse. C'est une rue qui condense la vie du genre humain, comme il en existe partout sur le globe : des restaurants, des salons de coiffure, des librairies, des dealers, des fleuristes, des pharmacies, des banques, des agences de voyages, des tabacs-journaux, des épiceries, des sociétés écran, des bistrots, des prêteurs sur gage, des galeries d'art, des boutiques de mode, des salles de fitness, des agences immobilières, des instituts de beauté, des vendeurs de sommeil, des armureries, des cabinets d'avocats. Manger, se divertir, se soigner, voyager, thésauriser, créer, tuer, jouir, se défendre. Hippolyte se dit que s'il passait dans chacun de ces commerces pour des raisons concrètes, il aurait fait un tour de la nature humaine et, peut-être, rempli une vie d'homme. Une rue et puis c'est tout. Il prend son courage à deux mains et entre dans la première boutique qui se présente : un magasin de lingerie fine. Mauvaise pioche. Il frôle les culottes, les soutien-gorge, les déshabillés comme s'ils étaient incandescents. La commerçante suit du regard l'homme au regard qui fuit. Elle s'approche : « Je peux vous aider Monsieur ? » Mais l'aider à quoi au juste ? À désirer davantage sa femme ? À s'exciter dans les dentelles ? À étoffer son courage ? La voix d'Hippolyte perd deux tonalités d'un coup. Un murmure s'échappe de ses lèvres. L'employée : « Excusez-moi, je n'ai pas bien compris. » Hippolyte tente d'articuler à nouveau mais sa voix s'enraye. Il se met à tousser et, pris de panique, fait demi-tour en filant vers le commerce suivant : une officine. Aussitôt à l'intérieur, il s'approche du comptoir et, dans une diction parfaite, demande au pharmacien une boîte de pastilles pour la gorge.

Hippolyte est pendu à la beauté de Maude. Jour et nuit, il lègue son corps à sa

science et regarde ses mains manucurées défaire de lui-même ce dont le monde s'obstine à le couvrir. Hippolyte se tient devant Maude comme le dormeur sous une lune trop vive : dans une insomnie perpétuelle. Il y a dans cette conversion à elle comme le début d'un autre monde : avisé à ne pas succomber à la ruine masculine, à conjurer ses chimères, ses tours, ses stades, ses mécaniques luxueuses, ses cheminées d'usine. Le reste du temps, c'est à peine s'il existe. Hippolyte mange. Hippolyte travaille. Hippolyte cède sa vie à l'industrie fictive des hommes. Quand toute une société éduque ses enfants à apparaître, exalte l'affirmation de soi et prône l'ambition comme l'exemple de la réussite, Hippolyte doit, sous l'empire d'une seule femme, et dans l'insultante économie de ses moyens, apprendre à disparaître. Au-dessus de quel berceau, sur les bancs de quelle université, dans quel lieu du monde, de quel point de l'Histoire enseigne-t-on cela ? Quelle science, quelle religion, quel divan prépare à cet engloutissement ? Et comment, après avoir été sidéré par l'apparition de cette femme, ne le serait-il pas une seconde fois par l'impuissance à s'y soustraire ? Tout à coup, comme s'il n'avait rien appris et ne souhaitait rien apprendre, une présence le laisse plus que nu : incrédule devant le vide qu'elle crée autour d'elle. Autant qu'il aime cette femme, il est amoureux de ce vide. Autant que son corps, c'est ce néant qu'il embrasse.

Dans l'adversité et la compétition sociale qui gouvernent le monde des humains, Hippolyte a été très tôt du genre à s'effacer. Pour preuve, la seule personne sur laquelle il soit passé, c'est une fillette de 7 ans. Avec son vélo, un Peugeot blanc, pâle réplique de celui avec lequel Bernard Thévenet gagna le Tour de France en 1975. Hippolyte venait de quitter le lycée pour rejoindre la maison à 12 km de là. Il longeait les derniers pavillons avant d'entrer dans la campagne quand brusquement l'enfant a traversé la voie sans regarder. Avant même qu'il puisse toucher les freins, il a percuté son corps gracile avec la roue avant. Dans le choc, la tête a heurté le bitume, lui cassant une dent et couvrant les autres de sang. C'est difficile à accepter cette exposition soudaine du corps à la dislocation. Cette facilité à faire basculer la chair dans la douleur. Comme si tout à coup, était révélée sous cette enveloppe heureuse la vérité égale de son enfer : démoniaque, à l'affût. Prête à surgir sous la roue d'un vélo. La crosse d'un fusil. Le gaz d'une pomme de douche. L'orbite funeste d'un géo-croiseur.

Hippolyte a rendez-vous chez le dentiste. C'est un type velu, en blouse verte, au physique de garagiste, avec une armada de microscopes sophistiqués pour traquer sous le capot des gencives les nerfs de ses racines infectées. Après quarante minutes de route, Hippolyte arrive au cabinet dentaire et s'installe dans la salle d'attente. L'assistante l'adjoint de patienter en remplissant le formulaire d'usage sur ses antécédents pathologiques. « Ce n'est pas que ces gens se soucient de ma santé, se dit-il, mais ils ne veulent pas que je leur claque dans les mains, c'est évident... et préfèrent se dédouaner en cas d'hémorragie ou d'infarctus. » Il prend un journal, fait mine de le lire, le repose. Il regarde sa montre, pianote sur son portable, prend le roman qu'il a emporté. Dix minutes se sont écoulées quand le dentiste le surprend en pleine lecture. Il l'invite à entrer dans son cabinet. Après avoir lu le courrier de recommandation, il jette un œil faussement intéressé au roman qu'Hippolyte a posé sur le bureau. Le dentiste lui fait signe de s'installer sur le fauteuil. Il sonde rapidement ses dents et annonce qu'une radio 3D est nécessaire. Hippolyte n'a pas le temps de réfléchir. Ils passent tous les deux dans la salle d'examen où il doit planter ses crocs dans une espèce de demi-cercle en plastique autour duquel tournoie le denta scanner. Une fois les clichés réalisés, le dentiste lui fait l'article pour justifier le bien-fondé de l'examen et, surtout, son coût. Il le fait bien, en pianotant sur son ordinateur : la dentition surgit à l'écran comme une œuvre d'art. L'argumentaire est rodé, il a l'habitude cela se voit. Comme si cela allait de soi, Hippolyte fait oui de la tête. Hippolyte a la lâcheté des patients devant l'éminence scientifique. Après quoi, le chirurgien le congédie poliment en le livrant à son assistante afin, dit-il, « de régler les formalités administratives. » Soit : la date du prochain rendez-vous, le paiement immédiat des frais de scanner et un devis de 300 euros pour les soins à venir. Le tout a duré à peine vingt minutes. L'assistante le renvoie à la rue avec un sourire qui laisse voir ses dents impeccablement alignées. Sur le chemin du retour, Hippolyte rumine son agacement. Mais ruminer n'est-ce pas ce qui reste à un type qui n'a pas toutes ses dents, peu de répondant et encore moins d'argent ? « Au moins, pense-t-il, faute de parler, je pourrais essayer d'écrire. » Il lui vient alors l'idée que l'art, c'est peut-être cela : ce qui pousse entre deux molaires, là où le vide laissé par l'attaque d'une carie ne peut être comblé ni soulagé par les choses matérielles.



Comme toutes les femmes, celle d'Hippolyte est une figure monstrueuse. Elle est à la fois le labyrinthe et le Minotaure. Finir perdu ou dévoré : il n'y a pas d'autre issue. Un crayon à lèvres suffit à enchanter Maude. Un flacon, un atelier de couture. Parfois rien du tout. La mise en scène de la nudité ou la nudité seule qui est à elle-même sa propre mise en scène. Voilà la toute-puissance féminine : beauté inépuisable et donnée sans mérite, qui n'offre d'autre choix à l'homme qu'une confrontation inégale et perdue d'avance dans l'échange. C'est le tout englouti par le peu. Le profond épuisé par le frivole. Le réel ingéré par le rêvé. Quand le monstre entre dans la maison, il est souvent précédé par l'odeur fauve de son sac Mac Douglas. Comme ce monstre sait manifester ses charmes, il porte une minirobe en cuir et les ongles effilés. Son apparition sidère, mélange de fascination et de crainte. Il faut dire que Maude n'a rien à faire, ou si peu, pour être parfaite. Chaque geste d'elle dessine une image inatteignable qui ne fait qu'agrandir la distance d'où il pense l'atteindre. Elle est là et elle n'est pas là à la fois. Elle clignote. Hippolyte embrasse ses lèvres et en même temps l'incapacité à fixer l'émotion de ce baiser. Pourtant, cette femme dit être à lui. Pour le convaincre, elle ouvre parfois les jambes et le laisse *pénétrer* sa beauté. Mais Hippolyte sait combien la perfection de cet instant est volatile : il touche l'objet de son amour et en même temps l'inquiétude de le perdre. Il est dans son présent et dans sa nostalgie.

Hippolyte a grandi dans la galaxie de la Voie lactée, entre le 40<sup>e</sup> et le 56<sup>e</sup> parallèle d'une sphère tournoyant sur son axe à la vitesse de 1200 km/h. Ces données arithmétiques et lexicales étant une convention des hommes, il n'y a aucune chance que quelqu'un en ce vaste monde retrouve sa trace ou prête un quelconque intérêt à ses cogitations. Hippolyte s'y risque pourtant et telle est sa vie terrestre qu'elle ressemble à une oscillation permanente : tantôt une erreur, tantôt une joie, tantôt une incompréhension. Hippolyte se dit que s'il était venu du fond de l'espace pour échouer ici par il ne sait quel hasard, sa perception n'en serait pas différente. Ses bras, ses jambes, son cerveau paraissent semblables à ceux de ses contemporains. La cinétique du corps, la digestion des connaissances humaines, la vie en société, la participation à l'activité économique, la pratique des relations amoureuses : Hippolyte apprend toute chose avec un bonheur limité et cela représente une expérience si laborieuse et si chaotique que le doute d'appartenir à ce monde finit par surpasser les autres et le porte en retrait des

activités humaines. Peu de choses sont en accord avec ses désirs, si tenté qu'Hippolyte sache quand ces désirs ont commencé et en quel lieu de lui ils sont nés. Les rares fois où ses volontés s'exaucent, c'est au prix d'un tel don qu'il y sacrifie une part de lui-même. Ce constat ne le porte guère à l'optimisme ni à l'enthousiasme, une chose mauvaise engendrant souvent des pensées mauvaises. « Il n'y a pas de rachat possible », se dit-il. « Après être mal né, il me faudra mal mourir. »

Alors qu'il rédige un mail pour un client, Hippolyte refuse de prendre un appel important au téléphone. Il en est souvent ainsi : Hippolyte ne peut faire deux choses à la fois sans en abandonner une ou sans la sacrifier. Il lui faut choisir entre s'habiller et répondre à une question que lui pose son fils Léo pour la cinquième fois. Entre être courtois avec Maude et achever la mise en page d'une brochure pour un marchand de literies. Entre faire les courses de la semaine et aller se baigner au lac en famille dans la même journée. Hippolyte est une opération élémentaire : trop simple pour un monde qui adjoint chacun à être ici et ailleurs à la fois. C'est ainsi : il ne peut ajouter quelque chose à son existence que s'il en soustrait une autre. Il ne sait pas se diviser. Encore moins se multiplier. Il s'égale, souvent, dans le pire. Hippolyte n'est d'aucun réconfort pour lui-même.

C'est un dimanche solaire sous la vaste nuit du monde. Cela pourrait être n'importe quel jour de la semaine si Hippolyte n'était dans l'obligation de travailler et d'être séparé de Maude en vue de la parer des productions luxueuses des hommes. L'argent : aurait-il imaginé que les peines vécues pour le gagner, les fatigues lourdes, les matins blafards, la docilité esclave et le jeu ridicule de l'économie de marché soient allégés par la perspective de l'employer à la beauté de sa femme. C'est un dimanche heureux. Ils sont tous les deux dans la cuisine. Le jour filtre à travers les lames des stores. Des cloches sonnent au loin. Le monde s'ébroue lentement. Une odeur de café flotte dans la pièce autour des restes du petit-déjeuner, des tasses vides, d'une cigarette qui fume. Pendant que Maude lit le journal, debout, les mains appuyées sur la table, Hippolyte se tient à genoux derrière elle, tendu et miséricordieux, le visage enfoui sous son déshabillé de satin rose : elle est sa seule actualité. Sa grande intimité avec le